

# HISTOIRE

## DE LA

# MATIÈRE MÉDICALE.

*Avec une Notice des principaux Ecrivains  
qui en ont traité.*

**I**L est assez probable que les hommes s'occupèrent de la médecine, et qu'ils eurent quelque connoissance des remèdes très-peu de temps après qu'ils furent réunis en société; car l'on n'a pas encore découvert de contrée dont les peuples, quelque grossiers et quelque ignorans qu'il fussent d'ailleurs, n'eussent une médecine et ne connussent un grand nombre de remèdes. La découverte des remèdes, chez les peuples les moins civilisés, paroît en grande partie due à une espèce d'instinct qui se développe dans certaines maladies; à l'observation des guérisons spontanées opérées par les seules puissances de l'économie animale; aux erreurs que l'on a pu commettre dans le choix des alimens, et même à ces essais faits au hasard, auxquels la douleur et le mal-aise obligent souvent de recourir. Mais ce n'est pas ici le moment de nous arrêter à de pareilles spéculations; il est encore moins nécessaire de répéter les histoires frivoles et fabuleuses que l'on a débitées sur la découverte de quelques remèdes et médicamens particuliers.

De quelque manière que ces remèdes aient été connus d'abord, tous les monumens qui nous

Tome I.

A 3

restent sur les progrès des arts parmi les hommes ; nous apprennent que la médecine et la connoissance des médicamens ont eu part à ces progrès, et nous persuadent que de tout temps la violence du mal, que l'on ne pouvoit combattre que par peu de remèdes, a dû engager les hommes à faire des efforts continuels pour augmenter le nombre des derniers.

L'on ne sait pas exactement quelle a été, dans les premiers temps, la marche de ces progrès dans les différentes contrées. Les plus anciens monumens ne remontent pas plus haut que l'Egypte, où les arts furent d'abord cultivés; mais nous avons peu de détails, sur leur état particulier dans cette contrée, qui soient dignes de nous arrêter: quant à la médecine en général, il est inutile de rechercher ce qu'elle fut alors, parce que l'on sait qu'elle étoit astreinte à certaines loix, qui ont nécessairement dû mettre des obstacles à ses progrès, et l'empêcher de se perfectionner.

Nous n'avons pas d'histoire exacte qui nous apprenne que la médecine ait formé un art exercé par une classe particulière d'hommes, avant le temps où les prêtres d'ESCULAPE en furent chargés chez les Grecs. Il paroît que ces prêtres furent quelque temps les seuls, ou au moins les principaux médecins de cette contrée; il est à présumer que, comme cet état étoit lucratif, ils firent des efforts pour s'en instruire, et en conséquence pour étendre et augmenter les connoissances qu'ils avoient des médicamens. Il est donc probable que l'on conservoit dans les temples d'Esculape une masse de connoissances qui se transmettoit de génération en génération, et que ces temples furent aussi les principaux moyens de conserver les notions que l'on pouvoit avoir sur la matière médicale; car l'on sait que ceux qui avoient été guéris par les remèdes prescrits dans



ces temples, avoient coutume d'y suspendre des tablettes votives, sur lesquelles étoit écrite l'histoire de leur maladie, et des remèdes qui leur avoient rendu la santé.

Ce seroit m' éloigner de mon objet, que d'exposer ici les progrès que fit la médecine chez les Grecs; je me contenterai d'observer en général qu'elle prit naissance dans les temples d'Esculape; que ces temples furent les premières écoles de l'art; qu'ils en fournirent les premiers écrits, et que les premiers médecins cliniques sortirent de leur sanctuaire. Le célèbre Hippocrate fut un de ces médecins: après s'être instruit de toutes les connoissances de l'école de Cos, et probablement même de celles de Cnide, il devint médecin voyageur et clinique.

Nous avons très-peu de détails sur les médicamens dont l'on faisoit usage dans les temples d'Esculape; il est aisé de voir que nous ne pouvons espérer en avoir de connoissance exacte, qu'en consultant les plus anciens livres de médecine qui nous restent; tels sont ceux que l'on attribue communément à Hippocrate. Mais ces écrits ne donnent, au moins relativement à l'histoire, que des connoissances précaires et incertaines; car la collection que nous en avons aujourd'hui est certainement l'ouvrage de différentes personnes, et même de plusieurs siècles; de manière qu'il est impossible de juger, d'une manière positive, du véritable état où étoit la matière médicale du temps d'Hippocrate. D'ailleurs, si l'on fait attention que dans nombre de cas la nomenclature est entièrement inconnue, et que dans d'autres elle est trèsdouteuse et même incertaine, l'on se persuadera facilement qu'il est en général inutile aux modernes de citer l'autorité d'Hippocrate pour les vertus des médicamens. En

mettant à part toute la partialité que nous pourrions avoir pour ce célèbre médecin, l'on ne peut être raisonnablement fondé à supposer que, du temps où il vécut, l'on eût pu mettre beaucoup de discernement dans l'étude de la matière médicale. A peine est-il nécessaire d'ajouter que, quand même les substances nommées dans ses écrits nous seroient mieux connues qu'elles ne le sont effectivement, l'on y trouve si rarement les distinctions des maladies et de leurs symptômes, que l'on ne peut guère prendre aujourd'hui ses écrits pour guide dans l'usage des remèdes qu'ils nous indiquent.

Aristote et Théophraste jettèrent, très-peu de temps après Hippocrate, les fondemens de l'histoire naturelle, et frayèrent la route pour perfectionner la matière médicale; néanmoins les anciens n'y firent jamais de grands progrès; et cette branche de la médecine resta remplie de beaucoup d'incertitude et de confusion, faute de moyens propres à distinguer exactement les différentes substances les unes des autres.

Il s'est écoulé, après le siècle d'Hippocrate, un long espace de temps, pendant lequel on trouve à peine quelques écrits de médecins grecs célèbres, au moins dont la date soit connue, qui puissent nous apprendre les progrès que fit parmi eux la matière médicale. Il est néanmoins à présumer qu'ils firent des efforts constans pour tenter de découvrir des remèdes plus efficaces, et pour en augmenter en général le nombre. Néanmoins ERASISTRATE ne paroît pas avoir adopté cette marche; car l'on dit qu'il n'employa qu'un très-petit nombre de remèdes; qu'il se borna aux plus doux, et qu'il se déclara l'ennemi des médicamens composés, dont l'on s'occupoit déjà avec beaucoup d'activité de son temps même.



Cette conduite d'Érasistrate put, jusqu'à un certain point, retarder les progrès de la matière médicale; mais ils furent dans le même temps favorisés par d'autres médecins, et en particulier par HÉROPHILE, aussi célèbre anatomiste qu'Érasistrate, et presque son contemporain. Hérophile tint un rang distingué parmi les Médecins de la Grèce, et s'occupa beaucoup de la recherche des remèdes; il est même probable que l'encouragement qu'il donna à cette étude, détermina PHILINUS de Cos, son disciple, à se livrer entièrement à l'empirisme. Plusieurs écrivains pensent que Philinus jeta les fondemens de la secte des empiriques, qui parut immédiatement après ce temps. Mais, soit que l'on regarde Philinus, ou, ce qui est plus probable, SÉRAPION d'Alexandrie, comme l'auteur de cette secte, il est certain que sa naissance suivit de près le temps où vécut Hérophile; et l'on peut regarder ce siècle comme l'un des plus remarquables dans l'histoire de la médecine en général, ou de la matière médicale en particulier. Il ne produisit néanmoins aucune révolution considérable, ni dans l'une ni dans l'autre.

L'on ne sait pas aujourd'hui jusqu'à quel point les empiriques contribuèrent à réformer ou à perfectionner la médecine. HÉRACLIDES de Tarente, qui étoit de la secte des empiriques, étudia, à ce que l'on dit, avec jugement et avec soin, la matière médicale; mais comme ses écrits, ainsi que ceux des autres médecins de la même secte, ne sont pas parvenus jusqu'à nous, nous n'avons rien aujourd'hui qui nous indique clairement les progrès qu'ils ont pu faire; ce qui semble être une preuve certaine que leurs travaux furent fort inutiles: car s'ils avoient découvert quelques remèdes nouveaux, ou déterminé d'une manière plus exacte

les vertus et l'administration convenable de ceux qui étoient déjà connus, il y a tout lieu de présumer que ces découvertes auroient été adoptées et conservées par les médecins des autres sectes.

Le plan des empiriques étoit assez spécieux; mais il ne pouvoit s'exécuter qu'après plusieurs siècles; et les médecins, le trouvant constamment incomplet et imparfait, tel qu'il est encore de nos jours, ont été continuellement sur le point de l'abandonner, et de recourir aux moyens qui leur étoient indiqués par les autres plans de médecine. Ces remarques sur les anciens empiriques nous mettront peut-être à même de rendre raison de l'état d'imperfection extrême où est restée la matière médicale, non seulement chez les anciens, mais même dans tous les siècles qui se sont écoulés depuis, relativement à la partie qui n'est fondée que sur l'expérience seule.

L'on croiroit que la matière médicale, qui avoit fait des progrès si lents chez les Grecs, auroit dû être perfectionnée par les Romains, lorsqu'ils s'occupèrent de la médecine. Néanmoins, si elle y reçut quelque degré de perfection, on doit l'attribuer aux médecins grecs, qui vinrent s'établir à Rome et y exercer leur profession; car les arts restèrent longtemps dans un état d'enfance et d'imperfection extrême chez les Romains même. Les ouvrages de CATON le censeur, qui subsistent encore, en sont une preuve évidente; car nous y voyons les charmes recommandés pour réduire une luxation, et le choux semble avoir été presque le remède universel de Caton. Ceci suffit pour nous convaincre que nous ne devons point chercher de matière médicale chez les Romains même, mais parmi les médecins grecs qui exercèrent leur profession à Rome.



Le premier médecin grec qui y devint célèbre fut ASCLÉPIADE. Il ne s'étoit pas originairement destiné à la médecine; et il paroît que dès qu'il s'en occupa il se forma un système pour lui-même: au moins s'il suivit quelques-uns des grands médecins de la Grèce, ce fut Erasistrate, qui prit un milieu entre les différentes méthodes curatives, en n'employant qu'un très-petit nombre de médicaments, et en se montrant l'ennemi déclaré des compositions surchargées de remèdes que l'on tenoit alors d'introduire. Asclépiade paroît n'avoir employé, à l'exemple de ce dernier, qu'un petit nombre de médicaments, et contribua par conséquent peu à perfectionner l'étude de la matière médicale.

Asclépiade acquit une grande autorité parmi les médecins de Rome; mais il est probable qu'il n'y en eut qu'un petit nombre qui put suivre sa théorie subtile; et cette difficulté donna lieu peu de temps après à l'établissement d'une secte appelée *méthodique*. Le plan de cette secte, qui se bornoit à trois indications générales, n'étoit nullement propre à enrichir la matière médicale; et il paroît en effet qu'elle ne fut point l'objet des recherches des méthodistes.

Je crois devoir donner ici une idée de CELSE, écrivain élégant qui vécut dans ce siècle, et fut le seul Romain qui se distingua en médecine. Peut-être n'étoit-il pas, à proprement parler, médecin; mais l'on ne peut douter qu'il n'ait souvent pratiqué la médecine; et nous trouvons dans ses écrits plusieurs preuves de son discernement et de son bon jugement. L'on trouve dans ses ouvrages beaucoup plus d'objets relatifs à la matière médicale, que dans aucun des auteurs précédens; il a fait l'énumération d'un grand nombre de médicaments,

et donné son jugement sur chacun. Malheureusement nous sommes dans une telle incertitude sur sa nomenclature, qu'il n'est pas toujours aisé de bien juger de la vérité de ses préceptes. Il s'est surtout étendu sur les substances alimentaires, de manière qu'en examinant ce qu'il dit de ces dernières, nous pourrions plus facilement juger de ses opinions, et nous y trouverions des idées singulières que nous ne pouvons guère adopter. L'on a attribué depuis peu, peut-être sans trop de fondement, beaucoup d'effets pernicieux aux farineux non fermentés; peu de modernes approuveront, en conséquence, Celse, lorsqu'il préfère le pain sans levain au pain fermenté.

Son jugement paroît être excellent dans beaucoup de cas, si nous le concevons bien; mais il y a d'autres objets particuliers à l'égard desquels il ne nous est guère possible d'adopter son opinion, par exemple, dans le livre II., chap. XVIII., où il considère la quantité de nourriture que fournissent les différens alimens, l'on trouve les assertions suivantes, qui certainement n'indiquent pas des principes exacts sur cet objet.

*Omnia legumina, quaeque ex frumentis panificia sunt, generis valentissimi esse.*

*In media materia—ex quadrupedibus leporem: aves omnes a minimis ad phoenicopterum.*

*Imbecillimam materiam esse — oleas, cochleas, itemque conchyliis.*

*Ex avibus valentior, quae pedibus, quam quae volatu magis nititur.*

*Atque eae aves quoque quae in aqua degunt, leviorum cibum praestant, quam quae natandi scientiam non habent.*

*Inter domesticos quadrupedes, levissima suilla est. Omne etiam ferunt animal domestico levius est.*



L'on n'admettra guère aujourd'hui comme justes ces opinions, et plusieurs autres du même genre.

Il est bon d'observer, relativement à Celse, que l'on avoit commencé avant son siècle à s'occuper d'un objet particulier d'étude qui eut beaucoup d'attraits pour lui, ainsi que pour tous les anciens qui le suivirent, et qui écrivirent sur la matière médicale. Cet objet étoit l'étude des poisons et de leurs antidotes. Je ne puis déterminer d'une manière positive quels furent les résultats des expériences de Mithridate à cet égard; mais il me paroît qu'une grande partie de ce que les anciens ont avancé sur les poisons est purement imaginaire. L'on ne peut au moins douter que leur doctrine sur les antidotes étoit frivole et mal fondée; et la grande partie de remèdes qui entroient dans la composition de ces antidotes, prouve d'une autre part qu'ils étoient à peine en état de juger avec discernement des substances particulières de la matière médicale. Celse lui-même n'est pas à l'abri de cette critique.

En donnant des règles sur la matière médicale, j'aurois peut-être dû, relativement aux poisons et aux antidotes, parler plutôt d'un écrivain qui vécut long-temps avant Celse, et de quelques autres dont les écrits subsistent encore. L'écrivain que je veux désigner ici est NICANDRE de Colophon, dont nous avons deux poèmes intitulés: *Theriaca* et *Alexipharmacis*, qui ont été souvent imprimés et commentés, quoiqu'ils ne paroissent point dignes de tant de soins. Ses connoissances en histoire naturelle étoient très-bornées et peu exactes, et il y a mêlé beaucoup de fables. Ses antidotes, autant qu'il nous est possible de les connoître, ou d'en juger d'après les expériences des

modernes, sont très-mal fondés; d'ailleurs, comme ils sont tous accumulés ensemble dans une même composition, il y a tout lieu de soupçonner que Nicandre n'avoit qu'une connoissance fort imparfaite de chaque objet particulier de la matière médicale.

L'auteur de matière médicale qui a suivi Celse, et dont je dois parler ici, est SCRIBONIUS LARGUS, qui a donné un traité particulier sur la composition des médicamens. Je suis obligé de porter à son égard précisément le même jugement que sur Celse. Sa nomenclature est aussi incertaine et aussi douteuse; les remèdes externes y sont aussi multipliés; les maladies, dans lesquelles conviennent les remèdes internes, y sont distinguées avec aussi peu d'exactitude; les causes et les circonstances qui exigent des médicamens particuliers n'y sont pas mieux désignées. Nous y retrouvons en outre le même attachement pour les poisons et les antidotes, et le même défaut de jugement, en accumulant un grand nombre de remèdes dans la même composition; défaut qui a toujours déshonoré depuis les formules des médecins.

Cet écrivain nous apprend qu'il y eut aussi chez les anciens des personnes assez basses et assez intéressées pour tenir certains remèdes secrets, comme on l'a souvent fait depuis au déshonneur de la médecine: et nous voyons, par l'histoire d'ANTONIUS PACHIUS, qu'alors, de même qu'aujourd'hui, les secrets étoient prônés avec charlatanisme comme des remèdes presque universels.

L'on trouve aussi dans Scribonius beaucoup de remèdes superstitieux et ridicules, qui font beaucoup de tort au bon sens et à la philosophie qui ont régné dans son siècle: ce défaut ne lui étoit pas particulier; on le remarque dans Pline, dans Galien, et dans tous les autres écrivains anciens.



ANDROMAQUE l'ancien paroît avoir porté alors au dernier degré la fureur d'accumuler un grand nombre de remèdes dans une même composition; l'on a même conservé jusqu'à nos jours les compositions d'Andromaque dans nos pharmacopées; ce qui est une preuve certaine que le jugement ne s'est formé qu'avec une lenteur extrême en fait de matière médicale. Le collège même de Londres, qui, dans la pharmacopée publiée en 1746, a montré tant de jugement et de discernement, en diminuant le nombre des formules surchargées de remèdes, a néanmoins conservé la thériaque d'Andromaque, sans y rien changer: ce fut peut-être contre l'avis de quelques-uns des membres du collège; mais cela prouve qu'un grand nombre d'entre eux étoient encore assujettis à la puissance seule de l'habitude.

Le siècle d'Andromaque fut suivi d'une époque remarquable dans l'histoire de la matière médicale: c'est à cette époque que parut DIOSCORIDE, qui a joui d'une estime générale. Cet auteur, qui a probablement vécu sous Vespasien, est le plus ancien de ceux qui nous restent, et qui ont spécialement écrit sur ce sujet. Galien le recommandé comme le meilleur écrivain, et le plus complet pour la matière médicale; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on l'a toujours considéré jusqu'ici comme le principal auteur classique pour cette partie. La plupart de ceux qui ont écrit depuis ont copié et répété ce qu'il a dit; mais il n'est pas aisé de voir si cette vénération est due à la valeur réelle de ses ouvrages.

Dioscoride nous a donné un long catalogue de médicamens, et a joint son opinion sur chacun; mais ses descriptions sont tellement imparfaites, et la nomenclature a tellement changé depuis, que l'on

est souvent dans l'incertitude sur les substances dont il parle; il n'est pas en conséquence toujours possible de juger jusqu'à quel point est fondé ce qu'il dit des vertus qu'il leur accorde. Néanmoins l'on peut, en général, se méfier de son jugement à plusieurs égards. Il attribue très-fréquemment aux remèdes dont il parle, la vertu de résister au poison des serpens et des autres animaux, et même de guérir la morsure du chien enragé; il nous en donne plusieurs pour dissoudre la pierre dans la vessie, pour fondre la rate, pour modérer l'appétit vénérien chez les hommes, et empêcher la conception chez les femmes; pour aider l'accouchement, chasser l'arrière-faix et le fœtus mort dans la matrice; enfin, pour donner aux enfans des yeux noirs: ces vertus et d'autres aussi peu probables, que Dioscoride attribue à un grand nombre de remèdes, me donnent une foible idée de son jugement, ou, si l'on veut, du jugement des médecins de son siècle, à cet égard. Linné, qui a donné le catalogue des écrivains qui ont traité de la matière médicale, ajoute aux écrits de Dioscoride ceux qui portent le nom d'*Expertæ*, et semble considérer ces derniers comme le fruit de l'expérience; mais je ne puis croire que Dioscoride ait consulté l'expérience, lorsqu'il attribue à un aussi grand nombre de médicamens la vertu de faire couler les urines, et d'exciter les règles. Il n'est pas douteux que plusieurs jouissent de ces vertus; mais l'on peut assurer hardiment que sur cent remèdes auxquels il les attribue, on ne les rencontrera pas dans un.

Dans plusieurs parties de ses écrits, où il parle de substances que nous pouvons supposer connaître, la justesse de son jugement est très-douteuse, lorsqu'il assigne les vertus des remèdes; il me  
pa-



paroît que nonseulement il se trompe, mais que quelquefois même il n'est pas d'accord avec ce qu'il a dit dans un autre endroit. Dans beaucoup de cas il passe légèrement, et ne distingue pas les circonstances des maladies auxquelles conviennent certains médicamens; souvent il se contente d'indiquer leur usage général, par exemple, dans les *affections des reins, des poulmons, de la vulve*, etc.: mais de semblables préceptes sont communément inutiles; ils peuvent même souvent induire en erreur, et devenir funestes.

Ces considérations m'empêchent d'accorder à Dioscoride l'estime superstitieuse dont on l'a si généralement honoré; et je crois même qu'il a été plus nuisible qu'utile à l'étude de la matière médicale chez les modernes. Il est certainement malheureux que l'on ait employé plus de temps à déterminer les médicamens qu'il indique, et sur lesquels nous avons des doutes, qu'à nous assurer des vertus de ceux que nous connoissons.

Vers le temps de Dioscoride, ou immédiatement après, vécut PLINÉ l'ancien, autre écrivain qui s'est beaucoup étendu sur la matière médicale. Cet homme vraiment savant ne fut néanmoins, à l'égard de la plupart des objets dont il s'est occupé, et particulièrement à l'égard de la matière médicale, qu'un simple compilateur, souvent même sans jugement. Il a copié dans un grand nombre d'endroits Dioscoride, ou les auteurs dont ce dernier s'étoit servi: d'ailleurs, comme il ne s'étoit jamais occupé de médecine, il devoit être moins propre que Dioscoride pour une pareille compilation. Tout ce que je puis dire de ce que Pliné a écrit sur la matière médicale, c'est que l'on y rencontre les mêmes difficultés et les mêmes erreurs que dans les écrits de Dioscoride.

Tome I.

B

Je dois néanmoins rendre à Pline la justice d'avoir montré plus de jugement que ses contemporains, en condamnant les compositions surchargées de remèdes qui étoient alors fort à la mode. Après avoir fait mention du nombre des ingrédients qui entrent dans le mitridate, et avoir observé la petite proportion de quelques-uns, il ajoute : « Quo » deorum perfidiam istam monstrante? Hominum » enim subtilitas tanta esse non potuit. Ostentatio » artis et portentosa scientiae venditatio manifesta » est ».

Pline fut immédiatement suivi du célèbre GALIEN, dont l'étendue des connoissances et l'érudition, et sur-tout la grande expérience en médecine, sembleroient annoncer qu'il auroit beaucoup perfectionné la matière médicale : mais l'on est fort trompé en lisant ses écrits ; car on n'y trouve rien de capable d'excuser la hauteur avec laquelle il traite ceux qui l'ont précédé, ni qui réponde à la vanité qu'il montre pour ses propres ouvrages.

Galien a donné un nouveau système de matière médicale ; ce qui étoit beaucoup. Il a prétendu que la faculté ou la vertu des médicamens dépendoit particulièrement de leurs qualités générales, du chaud et du froid, de l'humidité et de la sécheresse. Il observe que ceux qui avoient écrit avant lui avoient admis la même hypothèse ; mais que l'on ne pouvoit faire une application utile de leur doctrine, parce qu'ils n'avoient pas observé les différentes combinaisons de ces qualités, et encore moins les différens degrés de ces mêmes qualités dans chaque substance en particulier. Galien tenta de suppléer à tout cela ; et pour cet effet, il supposa que chaque qualité peut avoir quatre degrés différens, et que leurs vertus sont en proportion de ces degrés ; et lorsqu'il parle des mé-



dicamens en particulier, il désigne principalement leurs qualités générales et les différens degrés de chacune. Il ne juge pas exactement de ces qualités par le goût ou l'odeur propre à chaque substance, ou par tout autre moyen dont il auroit pu alors faire usage. Les qualités générales même, et à plus forte raison leurs différens degrés, sont assignées d'une manière hypothétique et fort au hasard. Il est inutile d'ajouter que quand même l'ensemble de cette doctrine seroit mieux fondé, l'on ne pourroit en faire l'application pour déterminer les vertus des *médicamens*; Galien lui-même observe qu'il y a certaines vertus qui ne dépendent pas des qualités générales, mais de quelque chose qu'il n'est pas aisé de déterminer, qui réside dans toute la substance des *médicamens*.

Cette doctrine, qui étoit en général fausse, et dont l'on ne pouvoit faire l'application, fut néanmoins adoptée et suivie sans exception par tous les médecins grecs qui vinrent après Galien, et même par tous ceux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, pendant quinze cens ans au moins.

Pour mieux juger de l'état de la matière médicale du temps de Galien, il faut observer que cet auteur, en parlant des substances en particulier, nous donne non-seulement le degré des qualités cardinales qui résident dans chacune, il désigne même quelquefois les vertus particulières qui semblent indépendantes des qualités générales; mais il n'est pas plus exact en cela, ou, si l'on veut me permettre l'expression, il n'est pas plus sage que Dioscoride. Il attribue à différentes substances la vertu de résister au poison des serpens, et même des chiens enragés; de dissoudre la pierre dans la vessie; de fondre la rate; d'expulser l'arrière-faix et le foetus mort, et d'autres vertus aus-

si peu probables. Il blâme, avec raison, Dioscoride d'attribuer un trop grand nombre de vertus à la même substance: lui-même n'est pas toujours exempt de cette faute. L'on croiroit qu'il auroit souvent parlé d'après sa propre expérience; mais il ne le fait que très-rarement. Quand même il l'auroit fait plus fréquemment, l'on trouve dans ses ouvrages des passages qui ne nous donnent pas lieu d'admirer la justesse de son discernement.

Après avoir exposé, d'après Dioscoride, les vertus du damasonium, il ajoute: "Sed nos ea qui-  
" dem experti non sumus: quod autem constitu-  
" tos in renibus calculos, aqua in qua decocta  
" fuerat pota comminuat, id certe experti sumus,".  
Il donne, à l'égard de la pierre judaïque, cet exemple remarquable de son expérience: "Ad vesti-  
" cae lapides — In quibus nos experti sumus, pro-  
" ficat nihil, quod ad lapides vesicae pertinet;  
" verum ad eas qui in renibus haerent, efficax  
" est". Je pourrois donner d'autres exemples de la fausse expérience de Galien; mais il suffit de remarquer qu'on ne peut en avoir de preuves plus évidentes, que de lui voir attribuer des effets à des substances qui ne peuvent absolument avoir aucune action sur le corps humain; tels sont les remèdes superstitieux, les guérisons sympathétique, et la plupart des amulettes qu'il a employés comme médicamens. Il nous en donne un exemple remarquable au sujet de la pivoine. Il est probablement l'auteur du collier calmant, qui a été si longtemps renommé en Angleterre, tant parmi les grands que parmi le peuple. Si l'opinion que Galien avoit de la pivoine étoit fondée sur le témoignage des autres, ou même sur la théorie qu'il avoit adoptée à l'égard des vertus dont peut jouir cette plante, je serois porté à l'excuser; mais comme il parle



d'après sa propre expérience, la vérité de ce qu'il avance, ou son discernement, me deviennent suspects. Voici la manière dont il s'exprime, d'après la traduction de Chartier. — "Eo propter haud  
 » desperaverim, eam (quod merito creditum est)  
 » ex collo pueris suspensam comitalem morbum sa-  
 » nare. Equidem vidi puellum quandoque octo to-  
 » tis mensibus morbo comitali liberum, ex quo  
 » hanc radicem gestavit; ac postea sorte fortuna  
 » quum, quod a collo suspensum erat, decidisset,  
 » protinus denuo convulsione correptum; rursusque  
 » suspenso in locum illius alio, inculpate postea  
 » egisse. Porro, visum est mihi satius esse rursus  
 » id collo detrahare, certioris experientiae gratia.  
 » Id cum fecissem, ac puer iterum esset convul-  
 » sus, magna recentis radicis parte ex collo ejus  
 » suspendimus; ac deinceps prorsus sanus effectus  
 » est puer, nec postea convulsus est». Il donne  
 ensuite à sa manière l'explication de cet événement;  
 mais je ne m'y arrêterai pas ici, parce qu'il n'est  
 guère possible qu'on puisse en faire l'application  
 au fait qu'il rapporte dans le même paragraphe. Il  
 veut que l'on lie des fils autour du col d'une vi-  
 père, jusqu'au point de la suffoquer, et il recom-  
 mande d'attacher ensuite ces fils au col des mala-  
 des, pour guérir les tumeurs qui y surviennent, de  
 quelque nature qu'elles soient.

Galien a donné, outre son traité des médica-  
 mens simples, deux autres ouvrages qui peuvent  
 nous mettre à même de juger de l'état où fut la  
 matière médicale lorsqu'il s'en occupa: l'un de ces  
 ouvrages est son *Traité de compositione medicamen-  
 torum secundum locos*; c'est-à-dire, des médicaments  
 composés adaptés aux différentes parties du corps.  
 L'on y trouve une grande collection de médicaments  
 composés; la quantité de remèdes qu'il prescrit pour

la même maladie, et le nombre des ingrédients qui entrent dans la plupart des compositions, sont à mes yeux une preuve suffisante d'un défaut extrême de discernement sur la nature des médicamens simples. Ce défaut de discernement est assez sensible dans Galien lui-même; car, quoiqu'il nous donne quelquefois son jugement, il ne paroît pas que l'observation ou l'expérience l'ait mis à même de juger avec beaucoup de précision, puisque l'ouvrage dont je viens de parler est presque en entier une compilation d'Andromaque, d'Asclépiade Pharmacion, d'Archigènes, et de plusieurs autres écrivains qui l'ont précédé.

J'en ai dit suffisamment sur la matière médicale de Galien, et je m'y suis peut-être arrêté plus qu'elle ne le méritoit: mais comme son système a été universellement adopté un si long espace de temps après lui, il m'a paru qu'il étoit propre à nous montrer, presque dans tout son jour, l'état où est resté la matière médicale jusqu'au milieu du dix-septième siècle; d'ailleurs, comme il y a encore dans les écrits des modernes beaucoup de choses qui sont prises de Galien, j'étois bien-aise de montrer combien les matériaux qui ont servi de base à ces écrits étoient défectueux, et sur-tout d'indiquer jusqu'à quel point la vénération que l'on a eue pour les anciens a retardé le progrès des sciences chez les modernes.

Les médecins grecs qui vinrent après Galien ne firent aucun changement dans le plan de la matière médicale; AETIUS, ORIBASE et quelques autres, ont donné des compilations étendues sur cet objet; mais ce ne sont que de simples compilations, où l'on retrouve les imperfections qui sont si remarquables dans les écrits de Galien même.

Lorsque l'étude de la médecine commença à



être fort négligée des Grecs, elle passa chez les Sarrasins, vulgairement connus sous le nom des Arabes: ces derniers furent pendant quelque temps presque les seuls, en Asie et en Afrique, qui cultivèrent les sciences. Nés dans un climat qui n'avoit pas encore été examiné, ils ajoutèrent à la matière médicale des Grecs plusieurs des productions de ce climat, que leur avoit peut-être fait connoître la médecine naturelle du peuple; et cette addition ne fut pas sans utilité; car les Arabes substituèrent plusieurs médicamens doux aux purgatifs violens et drastiques des Grecs. Je ne vois pas néanmoins qu'ils aient découvert aucun médicament qui jouisse d'une vertu particulière: comme presque toutes leurs connoissances en médecine leur venoient des Grecs, ils adoptèrent aussi en entier, pour chacune de ses parties, le système de Galien. Il ne paroît pas qu'ils aient perfectionné le plan général de la matière médicale, ou qu'ils aient mieux déterminé les vertus des remèdes en particulier.

Néanmoins ils ont, dans un seul cas, jetté les fondemens d'un changement très-considérable, qui a eu par la suite une plus grande influence sur la matière médicale; car ce fut certainement chez eux que l'on commença à décomposer des substances pour l'usage de la médecine, et à leur faire subir différentes opérations chimiques.

La médecine étoit à ce degré chez les Arabes, lorsqu'elle prit, après de longs siècles d'ignorance, une nouvelle vigueur dans les parties occidentales de l'Europe, par les écoles qu'y établirent les Arabes ou leurs disciples. Néanmoins ceux qui s'en occupèrent étoient non-seulement d'une ignorance extrême, mais manquoient de génie ou d'activité pour la cultiver convenablement; ce qui fit

B 4

qu'ils ne produisirent rien de nouveau; et les médecins de l'Europe ne firent aucune découverte, tant qu'ils furent servilement attachés à la doctrine des Arabes.

Enfin, vers le milieu du quinzième siècle, la prise de Constantinople par les Turcs força plusieurs savans grecs de se réfugier en Italie: cet événement, réuni à quelques autres circonstances, donna lieu d'étudier la langue et la littérature grecque dans les parties occidentales de l'Europe.

Les médecins s'étant ainsi familiarisés avec les écrits des anciens Grecs, s'aperçurent bientôt que ces derniers étoient les sources principales dont les Arabes avoient puisé leurs connoissances, et s'appliquèrent eux-mêmes, avec beaucoup de raison, à l'étude des écrivains originaux. Ils remarquèrent que les Arabes s'étoient écartés, dans quelques cas particuliers, de la pratique des Grecs; ils entreprirent de critiquer les premiers, et de corriger les erreurs, alors généralement adoptées, qu'ils avoient introduites; il en résulta de vifs débats entre les partisans des Grecs et ceux qui restoient fortement attachés aux Arabes, leurs maîtres: ces débats durèrent une partie du seizième siècle. Néanmoins, le parti des Grecs l'emporta insensiblement, et les Arabes furent généralement abandonnés; il est cependant bon d'observer que jusqu'au milieu même du dix-septième siècle, Rolfinck, professeur à Jene, fit des leçons sur l'Arabe Rhazès, et que Plempius de Leyde publia des commentaires sur un ouvrage d'Avicenne.

Je ne puis laisser échapper cette occasion de faire quelques réflexions sur cette partie de l'histoire de la médecine, quoiqu'elle ait peu de rapport avec mon objet: elle ne fit, pendant le période dont je viens de parler, que très-peu de progrès



parmi ceux qui étoient presque entièrement dévoués aux anciens. Soit que l'on suivit les Grecs ou les Arabes, les deux partis adoptoient particulièrement, et presque uniquement, le système de Galien; et la matière médicale resta au même point où Galien l'avoit laissée, si l'on en excepte un petit nombre d'additions qu'y firent les Arabes: on expliquoit tout par les qualités cardinales et leurs différens degrés; et l'on en appelloit très-rarement à l'expérience.

Le système de Galien a été presque seul admis dans les écoles de médecine depuis le second siècle de l'ère chrétienne, qui est le temps où il vécut, jusques fort avant dans le seizième siècle. Dans tous les temps, la plus grande partie de ceux qui se sont occupés d'une science, ont adopté aveuglément la doctrine de leurs maîtres; et en étant une fois imbus, ils y sont restés attachés à un tel point, que toutes les tentatives que l'on a faites pour les faire changer d'idées et perfectionner l'art, ont été inutiles; c'est pourquoi, au point où étoit la médecine livrée aux sectateurs de Galien au commencement du seizième siècle, il falloit quelque effort violent pour dissiper l'engourdissement, et détruire l'attachement aveugle des écoles galéniques; et quoique la réforme qui se fit alors ne fût pas conduite avec toute la discrétion que l'on auroit pu y mettre, il fut fort heureux pour la médecine qu'une pareille révolution eût lieu.

J'ai déjà remarqué que la chymie prit naissance chez les Arabes: il est probable que quelques-unes de leurs premières opérations eurent pour objet les substances métalliques. Rhazes fait en effet mention dans ses ouvrages d'une préparation mercurielle; et il est très-certain que dans les siècles suivans, les chymistes s'occupèrent beaucoup de

l'antimoine; car le *currus triumphalis antimonii*, qui a été publié sous le nom de Basile Valentin, et que l'on suppose avoir été écrit vers la fin du quinzième ou vers le commencement du seizième siècle, renferme un grand nombre de préparations différentes de ce genre.

Il n'est pas possible de suivre avec beaucoup de précision les progrès de cette partie; néanmoins il y a tout lieu de croire que les chymistes dirigèrent de très-bonne heure l'usage de leur art vers la préparation des médicamens; et, en conséquence de l'esprit de fanatisme qui régnoit si généralement parmi eux, ils conçurent l'idée d'une médecine universelle, et d'un médicament qui pût prolonger la vie jusqu'à mille ans.

Il est inutile de dire ici comment ils réussirent dans ces projets absurdes: mais il est certain que la plupart devinrent des médecins empiriques, et il est probable qu'ils employoient des remèdes violens, qu'évitoient les praticiens timides, et qui pour suivre l'usage, ne donnoient que des médicamens sans action. Gordon, un des derniers médecins de cette classe, auteur du *Lilium medicinalae*, nous expose de la manière suivante l'opinion qui dominoit alors à l'égard des remèdes chymiques: " Quia (dit-il) modus chemicus in multis » utilis est, sed in aliis est tristabilis, quod in ejus » via infinitissimi perierunt ».

Tel étoit l'état des choses au commencement du seizième siècle, lorsque le célèbre PARACELSE parut. Il n'y a pas d'apparence qu'il ait étudié dans aucune des écoles qui existoient alors; mais déterminé à suivre la profession de son père, qui étoit médecin, il paroît avoir voyagé et cherché des remèdes chez toutes sortes de personnes, et particulièrement chez les médecins chymistes qui



existoient alors. Il apprit de ces de ruiers à employer le mercure et l'antimoine ; et quelques empiriques hardis lui enseignèrent l'usage de l'opium, ou au moins à le donner à plus fortes doses qu'on ne le faisoit communément. Ces médicamens le mirent à même de guérir plusieurs maladies qui avoient résisté aux remèdes sans action des galénistes : comme il étoit naturellement hardi, et qu'il aimoit à se vanter, il tira grand parti de ces guérisons accidentelles ; et d'une autre part, la disposition des hommes à favoriser l'empirisme, contribua à lui donner en peu de temps une grande réputation.

Il fut plus heureux que ne l'avoient été aucun des chymistes qui l'avoient précédé, en ce qu'en acquérant une réputation générale, il fut nommé professeur dans l'université de Basle. Il sentit qu'il étoit nécessaire, dans une pareille place, de devenir systématique : il mit à profit les vues générales qu'il puisa chez les chymistes qui l'avoient précédé, et elles lui servirent de base pour établir un système de médecine rempli des idées les plus extravagantes et les plus ridicules, mais soutenues et masquées par un jargon très-diffus, entièrement neuf et dépourvu de sens, qu'il avoit inventé. Ses leçons consistoient particulièrement en éloges des remèdes chymiques qu'il possédoit, et en déclamations très-outrageantes contre les écoles de médecine qui existoient alors. Mais il ne conserva pas long-temps cette fonction : son caractère violent le porta à des excès qui l'obligèrent de quitter l'université et la ville de Basle.

Son histoire, après cette époque, est assez connue ; il suffit de dire qu'il fut l'auteur d'une secte de médecins qui s'éleva contre les écoles qui existoient alors, lesquelles suivoient entièrement

Galien. Les galénistes s'opposèrent avec beaucoup de force aux remèdes que les chymistes mirent en usage; et cent ans après, les médecins de l'Europe furent divisés en deux sectes, celle des chymistes et celle des galénistes. Les chymistes qui avoient peu d'érudition et l'esprit borné, donnèrent des théories dans lesquelles on trouve beaucoup de jargon et point de sens; mais malgré ces défauts, l'efficacité de leurs remèdes les soutint, et augmenta de jour en jour leur crédit dans le public. Les progrès qu'ils firent dans la pratique de médecine furent sentis des galénistes; ces derniers s'y opposèrent avec beaucoup de vigueur, et montrèrent tout l'entêtement ordinaire à des écoles établies depuis long-temps, dont les galénistes étoient encore entièrement possesseurs. Les galénistes se conduisirent imprudemment à cet égard; car, au lieu de chercher les endroits foibles de leurs antagonistes pour les combattre, ils vinrent les assaillir dans leurs plus forts retranchemens, et attaquèrent avec une violence sans bornes tous les remèdes violens et efficaces dont le crédit soutenoit les chymistes. Ceci se passa sur-tout en France, où les galénistes appellèrent à leur secours le bras séculier, pour opprimer leurs adversaires.

Les médecins chymistes furent sur tout goûtés en Allemagne; il n'y avoit guère de cour souveraine dans cette contrée qui n'eût un médecin alchimiste et chymiste qui lui étoit attaché. Les médecins galénistes même commencèrent de bonne heure à y faire usage des remèdes des chymistes; et Sennert, un des plus célèbres galénistes de l'Allemagne, tenta de réconcilier les deux partis.

LINACRE et KAY, les restaurateurs de la médecine en Angleterre, étoient d'ardens galénistes; mais comme il n'y existoit pas encore d'école ré-



gulaire de médecine, ceux qui se déterminoient à cette profession alloient particulièrement s'instruire dans les écoles d'Italie et de France, où ils devinrent généralement galénistes. Le collège de Londres montra quelque disposition d'opprimer les médecins chymistes dans la personne de *François Antoine*; mais il se comporta ainsi, plutôt sous le prétexte de réprimer la charlatannerie, que pour s'opposer à la chymie.

Dès le commencement du dix-septième siècle, Théodore Mayerne, médecin chymiste, après avoir trouvé beaucoup d'opposition en France, et y avoir été opprimé par les galénistes, fut appelé en Angleterre, où il devint premier médecin du Roi, et conserva cette dignité plus de trente ans. Sa théorie et ses ordonnances ressembloient parfaitement à celles des galénistes; mais il étoit grand partisan des remèdes chymiques, et en particulier de l'antimoine, médicament qui formoit l'objet principal des divisions des deux sectes. Néanmoins il ne paroît pas que Mayerne ait trouvé aucune opposition à cet égard de la part des médecins anglais: nous voyons au contraire qu'il devint un des membres du collège de Londres, et qu'il y acquit beaucoup d'autorité. Il est probable que le grand crédit dont il jouissoit mit fin, en Angleterre, à toute distinction entre les médecins galénistes et les médecins chymistes; et comme, en 1666, la faculté de Paris cassa le décret qu'elle avoit porté contre l'usage de l'antimoine, l'on ne fit guère, par la suite, de distinction entre les galénistes et les chymistes.

Ces détails sur les progrès de la médecine chymique, et sur les débats qui se sont élevés entre les chymistes et les galénistes, m'ont paru nécessaires pour expliquer l'état de la matière médi-

cale chez les modernes: il est bon d'observer qu'il y survint de très-grands changemens dans le cours du seizième siècle, par l'usage plus fréquent des médicamens chymiques qui s'introduisit alors, et par les secours plus multipliés que fournit la chymie pour la préparation de ces médicamens. Les substances tirées du règne minéral, dont quelques-unes étoient entièrement inconnues aux anciens, commencèrent à former une partie beaucoup plus considérable de la matière médicale qu'autrefois; l'on y introduisit non-seulement des substances métalliques, mais même plusieurs du genre des sels, qui étoient peu connues avant. Les galénistes avoient employé jusqu'à un certain point les eaux distillées et les extraits; mais les chymistes assujettirent alors un beaucoup plus grand nombre de substances à ces opérations: les eaux distillées, les huiles essentielles, les quintessences et les extraits, constituèrent presque uniquement la matière médicale de ceux qui admettoient entièrement les remèdes chymiques. Plusieurs de ces préparations étoient composées sans jugement, et on les employoit sans discernement: néanmoins les vertus qu'on leur attribuoit étoient consignées dans les traités de matière médicale, et on a depuis fréquemment répété ce que l'on avoit dit à leur sujet. L'on assure souvent que ces prétendues vertus sont confirmées par l'expérience; mais il n'y a point d'auteurs qui aient plus fréquemment tenté de tromper les lecteurs, en fait de matière médicale, que les chymistes.

Pendant que la chymie s'occupoit ainsi d'apporter des modifications dans la matière médicale, elle s'étaya de toute espèce de fanatisme; elle admit l'influence des astres, le magnétisme animal; elle prétendit à l'alchymie, aux panacées et à la



découverte des médicamens propres à prolonger la vie. Tous ces objets eurent quelque influence sur la matière médicale; mais aucun n'en eut une plus générale que la doctrine des signatures; cette influence subsistoit même encore il y a tres-peu de temps; car cette doctrine seule des signatures a déterminé à admettre le curcuma et la grande chélidoine dans le decoctum ad ictericos de la pharmacopée d'Edimbourg de 1756.

Les connoissances chymiques, quoique accompagnées d'un aussi grand nombre d'absurdités, promettoient néanmoins beaucoup pour expliquer cette qualité des médicamens, dont dépendent leurs vertus; et l'on en a, en conséquence, fait depuis plus ou moins l'application à cet objet. Les spéculations vagues et dépourvues de sens, et l'espèce de jargon que les chymistes introduisirent à leur naissance, ne commencèrent à être remplacées par une espèce de corps de doctrine, que lorsqu'ils admirèrent leur théorie de l'acide et de l'alkali, qui eut long-temps après une grande influence sur toute la médecine; de manière que, suivant l'idée du médecin, on rapportoit les causes de toutes les maladies à l'acide ou à l'alkali qui dominoit dans le corps humain; et l'on classa en conséquence les remèdes suivant qu'ils contenoient l'un de ces deux principes. Ainsi l'on voit **TOURNEFORT** faire des essais sur le suc de chaque végétal, pour y découvrir les signes d'un acide ou d'un alkali; mais l'on remarqua bientôt que ce système étoit trop général, pour pouvoir en étendre beaucoup l'application, et l'on sentit qu'il étoit nécessaire de faire des recherches plus particulières sur les parties constitutives des substances médicinales. Pour y parvenir, l'on eut encore recours à la chymie. L'académie des sciences de Paris engagea pour cet

effet quelques-uns de ses membres à faire l'*analyse chymique* de presque tous les médicamens simples; ce qui fut, à ce que je crois, exécuté avec beaucoup d'exactitude. L'on s'aperçut bientôt que des substances qui avoient des vertus très-différentes, et même opposées, donnoient à l'analyse chymique exactement les mêmes produits; et l'on vit, en conséquence, que ces analyses n'étoient guère propres à donner quelques lumières sur les vertus médicinales des substances que l'on avoit soumises à cet examen.

Ce fut environ vers ce temps que quelques médecins, présumant pouvoir juger des parties constitutives des médicamens, d'après leur analyse chymique, et d'après leurs qualités sensibles, formèrent de nouveaux plans de matière médicale, comme on le voit dans le petit ouvrage intitulé, *Lapis Materiae medicae Lydius*, composé par HERMAN, professeur de matière médicale à Leyde: mais il est aisé de s'appercevoir, en examinant cet ouvrage, que l'auteur a souvent déterminé au hasard les parties constitutives des médicamens; que sa doctrine n'est ni claire, ni exacte, et qu'on ne peut en faire l'application; elle a néanmoins été long-temps adoptée et mise au rang des préceptes de matière médicale.

L'on a cru, presque de tout temps, que les vertus des médicamens étoient si intimement unies avec leurs qualités sensibles, telles que leur goût et leur odeur, que l'on a supposé que la connoissance de ces dernières suffisoit pour juger des vertus médicales des simples. Ceux qui ont écrit sur ce sujet ont, en conséquence, parlé en général de ces qualités sensibles. FLOYER, et quelques autres, ont même tenté d'établir un corps entier de doctrine sur ce fondement seul; mais ils n'ont eu  
que



qué peu de succès, comme j'aurai occasion de le prouver par la suite.

D'après tous les plans que l'on a formés en différens temps pour tâcher de connoître les vertus des médicamens, il est aisé de voir que l'on ne peut guère se fier à aucun des résultats que l'on en a donnés, tant qu'ils ne seront pas confirmés par l'expérience; et quoique cette dernière puisse souvent induire en erreur, il est fort à regretter que nos écrivains se soient si peu occupés de confirmer, par son témoignage, les vertus qu'ils ont attribuées aux médicamens. L'on a, il est vrai, fait quelques tentatives de ce genre; et si CONRAD GESNER avoit eu le loisir de suivre les recherches qu'il a faites dans cette vue, sa sagacité et son jugement nous auroient rendu plus de service que la multitude de compilations dont l'on s'est occupé. Je dirai dans un autre endroit ce qui a rendu moins utiles les prétendus résultats de l'expérience; mais je crois devoir parler ici de deux tentatives qui ont été faites en Angleterre, pour juger des médicamens d'après l'expérience.

La première tentative est due à JEAN RAY: ce médecin, en s'occupant de donner une histoire complète des plantes, crut qu'il étoit de son devoir, comme plusieurs autres botanistes l'avoient mal-à-propos supposé, de faire l'énumération des vertus des plantes usitées en médecine. Ray a principalement copié, sur cet objet, les auteurs qui l'ont précédé, et sur-tout Jean Bauhin et Schroeder; mais s'étant sagement apperçu que l'expérience devoit être la véritable base d'un pareil plan, il s'adressa à plusieurs de ses amis qui pratiquoient la médecine, et il recueillit de quelques-uns d'entre eux un certain nombre d'observations, qui ont été copiées depuis par Geoffroy et d'autres

Tome I.

C

écrivains : mais, soit que l'expérience ait induit en erreur, ou que les amis de M. Ray en aient tiré de faux résultats, cette partie de son ouvrage n'a pas autant de valeur que l'on auroit dû s'y attendre.

Vers le même tems, M. BOYLE fit des tentatives pour engager les médecins à s'occuper de la recherche des spécifiques, c'est-à-dire, des médicamens dont les vertus ne peuvent être reconnues que par l'expérience. J'aurai occasion d'examiner par la suite non-seulement les circonstances où l'on peut admettre la doctrine des spécifiques, mais même d'indiquer comment on peut en faire un usage convenable : il me suffit présentement de rendre compte des effets qu'elle a produits sur la matière médicale à la fin du siècle dernier. M. Boyle, qui étoit d'un caractère singulièrement humain, mit beaucoup d'activité dans la recherche des spécifiques et des remèdes éprouvés, et il nous a donné une collection de ceux qu'il croyoit être de ce genre. Mais comme il n'avoit pas assez de connoissance pour distinguer la nature et l'état des maladies, il ne s'est pas suffisamment mis en garde contre les erreurs qui peuvent résulter de l'expérience, peut-être même ne s'est-il pas assez méié des faux rapports qu'on lui faisoit. Sa collection a en conséquence peu contribué à perfectionner la matière médicale.

Les médecins qui vinrent immédiatement après Boyle, convaincus que l'analyse chymique par le feu ne contribuoit nullement à faire découvrir les parties constituantes dont dépendoient spécialement les vertus des médicamens, concurent, avec beaucoup de raison, que l'on pourroit remplir avec plus de succès le but que l'on se proposoit, en employant un moyen de résolution plus simple et



moins violent. Les médecins et les chymistes s'occupèrent en conséquence d'examiner plusieurs végétaux, en en faisant des infusions et des décoctions dans l'eau, ou en les faisant infuser dans des menstrues spiritueux, et ils obtinrent des extraits par le moyen de ces opérations. Ces travaux, qui se continuent encore avec beaucoup d'activité, ont été utiles dans beaucoup de cas, pour déterminer si les vertus médicinales résidoient particulièrement dans les menstrues aqueux ou spiritueux; dans une substance volatile ou fixe; ou enfin, si ces mêmes vertus se trouvoient particulièrement dans des parties que l'on pût séparer par ces opérations, ou uniquement dans la substance entière et non décomposée du végétal. Ces travaux ont souvent servi à corriger des erreurs de la matière médicale, et nous ont fréquemment appris à distinguer non-seulement les degrés d'une même qualité qui réside dans différens corps, ils ont de plus été sur tout utiles pour indiquer les procédés pharmaceutiques les plus convenables pour la préparation des médicamens; enfin, ils nous ont quelquefois mis à même de juger par analogie des substances qui n'avoient pas encore été soumises à l'expérience. Je crois néanmoins qu'ils ont très-peu contribué à déterminer les vertus des médicamens; car, quand même il seroit prouvé que la vertu d'une substance réside dans une partie volatile ou fixe, dans une partie gommeuse ou résineuse, il resteroit toujours à savoir quelle est cette vertu; et l'expérience seule peut le déterminer.

Nous sommes arrivés à une époque où plusieurs opinions différentes furent adoptées, successivement ou conjointement, dans les écoles de médecine; ce qui produisit des variétés dans l'état

de la matière médicale, selon la nature des systèmes les plus accrédités. Ainsi les stahliens, suivant le principe général de leur système toujours mystérieux, introduisirent des remèdes qui agissoient sur leur archée; ils en admirent plusieurs qui étoient superstitieux et sans activité; pleins de confiance dans l'autocratie, ils s'opposèrent à l'usage de quelques-uns des remèdes les plus puissans, et même les rejetèrent.

Les médecins mécaniciens introduisirent, d'une autre part, la philosophie corpusculaire, c'est-à-dire, l'opinion qu'il existoit dans les corps des parties subtiles qui agissoient les unes sur les autres, par leur figure, leur volume, leur densité; et en voulant expliquer de cette manière l'action des médicamens sur les fluides et les solides, ils ont donné lieu à plusieurs opinions fausses sur les vertus de ces mêmes médicamens. Les médecins carthésiens furent les auteurs de cette doctrine; mais Boerhaave, en l'adoptant, contribua sur-tout à la faire admettre par tous ceux qui ont écrit sur la médecine. Elle n'est pas même encore abandonnée de nos jours; car M. Navier, auteur mort depuis peu, et M. de Fourcroy, qui vit encore, ont continué à expliquer l'action du mercure par sa gravité spécifique.

Depuis l'introduction même des raisonnemens chymiques, les médecins ont cru en général que la cause des maladies dépendoit de l'état des fluides, et que les remèdes agissoient particulièrement en changeant cet état: cette théorie influe encore beaucoup sur la doctrine répandue dans les traités de matière médicale. Je la crois néanmoins absolument inadmissible, tant que l'on fera aussi peu d'attention que l'on en a fait jusqu'ici à l'état des puissances motrices, et aux différens moyens ca-



pables de le changer. Hoffman a admis à cet égard un principe général, et s'exprime ainsi: "*De-  
» mum omnia quoque eximiae virtutis medicamen-  
» ta, non tam in partes fluidas, earum crasim ac  
» intemperiem corrigendo, quam potius in solidas  
» et nervosas, earumdem motus alterando ac mo-  
» derando, suam edunt operationem: de quibus  
» tamen omnibus, in vulgari usque eo recepta  
» morborum doctrina, altum est silentium*". Néanmoins Hoffman lui-même, en traitant des médicaments particuliers, a le plus communément recours à la philosophie corpusculaire, ou à une chimie très-mal développée, pour expliquer l'action des médicaments sur les fluides.

L'usage de rapporter l'action des médicaments à certaines indications générales, a encore fait beaucoup de tort aux écrits de matière médicale. La plupart de ces indications ont pour base des erreurs de physiologie et de pathologie, et ne sont ni suffisamment développées, ni fort intelligibles. Presque toutes sont trop générales et trop compliquées, et l'on devroit au moins les simplifier; ce seroit, pourvu que l'on y mît de la clarté, le moyen non-seulement de trouver la méthode la plus utile d'enseigner la matière médicale, mais même de détruire presque entièrement la doctrine des spécifiques, qui, sans cela, se soutiendra toujours sur une base extrêmement mystérieuse et incertaine. La plupart des indications générales auxquelles l'on rapporte les vertus des médicaments, sont encore aujourd'hui absolument fausses et supposées.

Après avoir indiqué le grand nombre de sources impures qui ont donné naissance aux idées que l'on s'est formées sur les vertus des médicaments, il est évident que les écrits de matière médicale,

qui ne sont presque tous que des compilations, doivent être remplis d'erreurs et d'objets frivoles.

On doit regarder comme un simple compilateur de faits fort incertains, tout auteur qui, sans parler d'après ses propres connoissances et son expérience, nous apprend uniquement que tel médicament passe pour produire certains effets, ou qu'il a été recommandé pour guérir telles maladies. Je conviens qu'il est impossible qu'un seul homme traite chaque article de la matière médicale d'après sa propre expérience; et que l'on doit lui permettre de parler d'après celle des autres, lorsque cela est nécessaire; mais il doit alors mettre beaucoup d'art et de circonspection dans le choix de ses autorités: c'est ce que l'on n'a fait que rarement; et cette négligence a rempli nos écrits de quantité d'expériences fausses.

Malgré ce que je viens de dire des imperfections que l'on rencontre dans les traités de matière médicale, il faut avouer qu'on en a retranché beaucoup d'erreurs, et qu'on l'a singulièrement perfectionnée dans les derniers temps, particulièrement dans le cours de ce siècle, et même de nos jours.

Les progrès de la philosophie ont dissipé beaucoup de superstitions sbsurdes, autrefois répandues dans les ouvrages que l'on a écrits sur les médicaments. La chymie nous a donné plusieurs remèdes nouveaux entièrement inconnus aux anciens; et cette science, en se perfectionnant, a non-seulement corrigé par degrés ses propres erreurs, mais même nous a appris à rejeter beaucoup de médicaments sans action, qui constituoient autrefois une partie de la matière médicale. Elle nous a aussi appris à mettre beaucoup plus d'exactitude dans la préparation de tous ses produits particuliers, et



à abandonner plusieurs de ces opérations dont elle avoit amusé le médecin, en donnant beaucoup de peines inutiles à l'apothicaire. La chymie nous a enfin enseigné à combiner les remèdes avec plus d'exactitude et de convenance, et elle a rendu à tous égards l'ensemble des préparations pharmaceutiques plus simple et plus exact qu'il ne l'étoit autrefois.

La chymie a ainsi beaucoup perfectionné la matière médicale; elle a donné aux médecins assez de discernement pour rejeter ces compositions surchargées de remèdes, qui étoient autrefois si en vogue, et qui ne sont pas encore à beaucoup près aussi généralement réformées, dans la plupart des contrées de l'Europe, qu'elles le devroient être; cette réforme ne s'est pas même encore fort étendue, si l'on en excepte quelques pays du Nord de l'Europe, tels que l'Angleterre, la Suède, le Danemarck et la Russie. En jettant un coup-d'oeil sur la dernière édition de la pharmacopée de Wirtemberg, qui est si estimée en Allemagne, ou sur la pharmacopée générale, publiée récemment par Spielman, l'on verra que l'on tient encore beaucoup en Allemagne aux compositions surchargées de remèdes; et l'on sera étonné, en lisant la pharmacopée de Paris, de voir qu'aujourd'hui même l'on conserve, dans un royaume aussi éclairé que la France, autant de compositions faites sans jugement, et surchargées de beaucoup de remèdes souvent dépourvus de vertus.

Après avoir parlé de ce qui me paroissoit le plus important sur l'histoire générale de la matière médicale, je crois convenable de donner ici quelques détails particuliers sur les auteurs qui se sont occupés de cet objet. Il ne me paroît pas nécessaire de rien ajouter à ce que j'ai dit des anciens;

ce qui va suivre roulera en conséquence uniquement sur les principaux écrivains modernes.

Les écrivains du seizième siècle, tels que TRAGUS et TABERNAEMONTANUS, quoique fréquemment cités depuis, ne méritent pas beaucoup d'attention; ce ne sont que de simples compilateurs des anciens; ils en ont copié tous les défauts, et ont ajouté plusieurs erreurs qui leur sont propres. Les faits nouveaux qu'ils offrent quelquefois ne sont pas suffisamment confirmés, et paroissent être souvent des erreurs manifestes. Je vais donner pour exemple de la manière d'écrire de Tragus le passage suivant, que je suis fâché de voir cité et répété par un auteur aussi instruit que Geoffroy, qui s'exprime ainsi au sujet du polytrichum: « Tragus aserit illud vel solum vel cum Ruta muraria, vi- » no aut hydromelite decoctum et per aliquot dies » ex ordine potum, obstructions jecinoris solvere, morbum regium expellere, pulmonis vitia purgare, spirandi difficultati prodesse, duros lichenis tumores emollire, urinam citere, arenulas expellere, et mulierum menses suppressos promovere ». Le jugement que moutre en général M. Geoffroy donnoit lieu de croire qu'il auroit terminé ce récit de même qu'un autre qui le précède, en disant: « ejus virtutes longe remissiores et debiliores esse, usus et experientia demonstraverunt ».

Le premier auteur du dix-septième siècle dont je crois nécessaire de parler, est JEAN SCHROEDER; ce n'est cependant pas autant pour son mérite particulier, que parce qu'on l'a long-temps considéré comme formant autorité en fait de matière médicale. Les derniers écrivains l'ont cité; Ray, Dale et Alston ont copié ses propres paroles; et l'on a publié, en 1746, une édition de ses ouvrages.



ges en allemand; ce qui suffit pour prouver avec quelle lenteur s'est perfectionné le jugement en fait de matière médicale.

Schroeder a publié, en 1646, sa *Pharmacopoeia medico-chymica*, que l'on auroit pu intituler *Galenico-chymica*: en réunissant ainsi la pharmacie galénique et chymique dans un seul livre, il a rendu son ouvrage recommandable aux deux partis qui existoient alors. Il est systématique, et aussi complet que l'état où se trouvoit alors la science pouvoit le permettre.

Sa chymie est, après les travaux d'Hartman, de Quercetan, de Libavius, et d'Angelus Sala, plus correcte qu'elle ne l'avoit été entre les mains de Paracelse, et de ceux qui l'ont immédiatement suivi. L'on y trouve cependant une surabondance extrême de préparations chymiques, et l'on voit avec étonnement combien leur nombre s'étoit accru dans le cours d'un siècle; mais l'on y rencontre en outre toutes les folies, tout le fanatisme et tous les éloges extravagans qui étoient particuliers aux écrivains de cette secte. La pharmacie galénique de Schroeder, qui fut assez généralement adoptée par la suite, n'étoit guère meilleure. Il a suivi les anciens dans toutes leurs erreurs, il les a répétés sans aucune réserve, et sans y faire même la plus légère correction. Il admet entièrement le système de Galien sur les qualités cardinales et leurs différens degrés; l'on y voit par-tout la doctrine des qualités électives des purgatifs. En suivant les anciens, il expose les vertus des médicamens d'après leurs qualités générales et leurs facultés supposées; il ne s'appuie jamais d'aucune preuve solide; je pourrois même dire qu'il en donne très-souvent de fausses.

Je passe maintenant à JEAN BAUHIN, Je ne

parlerai pas ici de son mérite comme botaniste; je m'arrêterai uniquement à ce qu'a écrit dans son histoire des plantes sur les vertus de celles qui font partie de la matière médicale. Il étoit fort instruit sur cet objet; et sa collection est faite avec tant de soin, qu'il peut tenir lieu de tous ceux qui l'ont précédé: mais il a rassemblé tout ce que l'on avoit écrit, sans faire aucun choix d'autorités, et sans omettre ou corriger les erreurs qui étoient adoptées sur cet objet. Il ne méritoit certainement pas d'être suivi comme il l'a été par Ray et les autres qui lui ont succédé, et il n'est nullement digne d'être lu aujourd'hui.

Peu de temps après l'ouvrage de Jean Bauhin, parut le *Botanicum Quadripartitum* de SIMON PAULI, qui mérite de trouver place ici, en raison du respect singulier que lui ont témoigné ceux qui ont écrit après lui. Je fus un peu surpris, après l'avoir lu, de voir la manière dont il est caractérisé par Etmuller: "Simon Pauli, qui est elegans" et simul tamen copiosus autor, atque cum judicio scripsit. Je sus encore plus étonné de voir Geoffroy le caractériser ainsi: "Simon Pauli, vir sane doctus et ingenuus". Pauli, qui vécut dans le siècle littéraire de Copenhague, avoit en effet beaucoup d'érudition; mais cette érudition étoit d'un genre très-frivole; il n'a jamais corrigé aucune des imperfections et des erreurs qui se rencontrent dans les auteurs qu'il cite, et l'on ne voit nul choix dans les autorités dont il fait usage. Il nous parle souvent de ce qu'il a observé et éprouvé lui-même; mais le résultat de son expérience est communément si peu probable, que je ne puis y avoir beaucoup de confiance; sur vingt observations de cet auteur citées par Geoffroy, j'en regarde à peine une comme vraie. Les histoires de Pauli sont



souvent surchargées de tant de détails inutiles, qu'il est impossible de le considérer comme un homme de bon sens; et la longue expérience que j'ai acquise m'a convaincu que l'on ne pouvoit compter sur les faits et l'expérience prétendue des hommes de peu de jugement.

Immédiatement après Simon Pauli, parut GEORGE WOLFGANGE WEDEL, qui a tenté, dans un ouvrage intitulé *Amoenitates materiae medicae*, de réduire cet objet à des principes; mais sa physiologie et sa pathologie sont si imparfaites, que je ne vois pas qu'il ait jetté aucun jour sur cette matière. Il est encore partisan de la doctrine des signatures: il ajoute foi à l'action des amulettes; et quant à ce qu'il dit de plus sur les vertus des substances en particulier, il paroît entièrement dirigé par ceux qui l'ont précédé.

EMMANUEL KOENING ne mérite guère que j'en fasse mention. Il vécut vers la fin du dernier siècle, ou dans les premières années de celui où nous sommes; il a écrit sur toutes les parties de la matière médicale, et a tenté de la réduire à des principes; mais il s'en est fort mal acquitté; il n'y a pas de folie contenue dans les auteurs qui l'ont précédé, qui ne se retrouve dans son ouvrage. Dans ce qu'il dit de chaque substance en particulier, il n'est que simple compilateur, et il montre aussi peu de jugement qu'aucun de ceux qui ont traité le même objet.

JEAN-BAPTISTE CHOMEL a commencé à donner des leçons sur la matière médicale vers le commencement de ce siècle, et a publié, en 1712, son abrégé de l'histoire des plantes usuelles. Cet ouvrage ne me paroît pas fort estimable; il a néanmoins eu plusieurs éditions, et la dernière, publiée par son fils en 1761, me prouve que l'étude de

la matière médicale ne s'est pas fort perfectionnée en France.

M. Chomel a néanmoins son mérite; il ne copie pas Schroeder, comme plusieurs autres l'ont fait; il a entièrement omis la doctrine de Galien sur les qualités cardinales et leurs degrés. Quoique élève du grand Tournefort, il n'a pas expliqué d'après lui les vertus des plantes par les huiles, les sels et les terres, que l'analyse chymique sembloit indiquer.

M. Chomel a choisi, selon sa manière de voir, un plan convenable de classer les objets de la matière médicale, suivant la conformité de leurs vertus, avec les indications curatives générales; mais l'exécution de ce plan paroît fort imparfaite: à peine a-t-il une seule fois rendu raison de ces indications d'une manière qui soit admissible aujourd'hui; plusieurs paroissent absolument impropres; et la plupart, en les supposant admissibles, sont trop compliquées, pour pouvoir instruire clairement, ou même sans danger, les étudiants.

Il a rangé souvent sous les mêmes titres des plantes dont la nature et les qualités sont fort différentes et même opposées; il a admis un grand nombre de substances sans action, qui n'auroient point dû trouver place dans son livre.

Il expose non-seulement les qualités générales des plantes, mais même les vertus particulières qui ne paroissent point dépendre des qualités générales. Néanmoins il n'a pas été fort heureux dans l'exécution de cette partie de son ouvrage, parce qu'il se vit obligé de parler d'après les écrivains qui l'avoient précédé. Il n'a pas copié Dioscoride et Galien aussi souvent que les autres l'avoient fait; mais il n'a pas oublié d'exposer leurs opinions, toutes les fois qu'il a pu le faire convena-



blement. En citant les autorités modernes, il n'a pas montré autant de choix, ni autant de jugement qu'on auroit lieu de le désirer. Tragus, Tabernaemontanus, Matthiole, Zacutus, Schroeder, Jean Bauhin, Simon Pauli, Etmüller, Koenig, Boyle et Ray, ne sont pas nécessairement de mauvaises autorités; mais ils le deviennent certainement, lorsqu'ils rapportent des faits qui sont absolument dépourvus de probabilité; et il arrive fréquemment que M. Chomel les cite dans des cas semblables.

M. Chomel est estimable, en ce qu'il rapporte souvent ce qu'il a observé lui-même; mais il le fait, dans beaucoup de cas, relativement à des substances que je présume être entièrement dépourvues d'action; il y en a même plusieurs auxquelles il attribue des vertus et des guérisons qui sont dénuées de probabilités. J'en ai peut-être déjà trop dit au sujet de cet auteur; et ce seroit abuser de la patience de mes lecteurs, que de leur indiquer tous les exemples de défaut d'exactitude, et toutes les erreurs qui se trouvent dans son livre.

ETIENNE-FRANÇOIS GEOFFROY étoit un homme de génie, et jugeoit même bien à beaucoup d'égards; néanmoins on ne reconnoît pas toujours son jugement dans ses écrits sur la matière médicale. Dans la partie qui traite des végétaux, il nous donne une histoire exacte des analyses qui ont été faites sous la direction de l'académie des sciences: on ne doit pas aujourd'hui considérer ces analyses comme fort utiles; néanmoins M. Geoffroy tente souvent d'expliquer les vertus des plantes par les sels, les huiles et les terres qu'elles paroissent contenir; il nous instruit peu par-là; et, comme je l'ai déjà dit plus haut, cette doctrine est en général fausse et mal fondée.

Quant aux vertus particulières, M. Geoffroy en parle rarement d'après sa propre expérience; il s'en rapporte en général au témoignage de ceux qui l'ont précédé; il ne montre pas beaucoup de jugement dans le choix de ces auteurs, ni en rapportant les éloges outrés qu'ils font des médicaments, ou leurs erreurs manifestes. J'en ai déjà donné un exemple dans l'une des citations qu'il fait de Tragus, et l'on voit aussi peu de jugement dans quantité d'autres passages qu'il rapporte de cet auteur. J'ai parlé plus haut du caractère qu'il fait de Simon Pauli, et j'ai donné quelques-unes des raisons qui me faisoient croire que ce caractère étoit mal fondé: mais on ne peut mieux le prouver, qu'en rapportant les citations même que M. Geoffroy fait de cet auteur; l'on en trouve presque à chaque page au sujet des végétaux, et il est rare qu'elles soient faites avec jugement. Je ne puis croire, sur l'autorité de Pauli, que le chardon béni guérisse les cancers, ou que l'arrêteboeuf soit un remède certain contre la pierre des reins ou de la vessie. M. Geoffroy montre, à ce que je crois, peu de jugement, en répétant de pareilles histoires; et il est certainement ridicule de citer Pauli sur l'usage de l'eau distillée de grateron. L'on ne croira guère aujourd'hui, sur l'autorité de Pauli, que les semences d'ancholie soient fort utiles dans la petitevérole et la rougeole; et l'on croira encore moins qu'elles puissent favoriser l'accouchement; et M. Geoffroy fait peu d'honneur à son jugement, en voulant confirmer les vertus de ces semences par sa propre expérience. Il dit, sur l'autorité de Simon Pauli, que la petite paquerette est fort utile pour obtenir la guérison dans quelques cas désespérés de phthisie pulmonaire; ceci n'est qu'un foible supplément à l'autorité de Wepfer.



qui néanmoins ne peut guère suffire dans ce cas. Il est difficile de croire, sur le rapport de Simon Pauli, que la décoction d'oeillet rouge a guéri une quantité innombrable de malades atteints de fièvres malignes. Enfin, M. Geoffroy ne mérite aucune confiance, lorsqu'il raconte, après Pauli, que l'argentine mise dans les souliers des malades a été utile dans la dysenterie et dans toute espèce d'hémorrhagie. J'ai suffisamment parlé des citations peu judicieuses que M. Geoffroy a faites d'après Simon Pauli; je pourrais rapporter plusieurs exemples pour prouver qu'il n'a pas cité avec plus de jugement les autres auteurs dont il a fait usage: l'on peut en conséquence, d'après cette circonstance et plusieurs autres, juger que sa compilation a très-peu de mérite.

M. Geoffroy n'a pu finir de son vivant sa matière médicale; il y a un grand nombre de plantes indigènes de France dont il n'a pas parlé: mais son ouvrage a été si estimé, que l'on a cru devoir y joindre un supplément, qui forme trois volumes in-12, et qui est absolument fait sur le même plan que l'ouvrage de M. Geoffroy. Malgré la grande réputation dont jouissoit celui qui a revu ce supplément, comme on l'annonce dans la préface, je prendrai la liberté de dire qu'il est aussi ridicule et aussi peu judicieux, quant aux citations, que l'ouvrage même de M. Geoffroy; ce qui le rend en général de très-peu de valeur.

Je ne puis omettre dans la liste de ceux qui ont écrit sur la matière médicale, le précis de médecine-pratique de LIEUTAUD. Le second volume de cet ouvrage, qui roule entièrement sur les médicaments, peut être considéré comme un traité de matière médicale; il est fait de manière que je ne puis en faire de cas: néanmoins, comme il a été

récemment publié par un homme qui jouissoit du rang le plus distingué dans sa profession, je crois devoir en parler, pour indiquer l'état où étoit alors la matière médicale dans l'une des nations les plus éclairées de l'Europe.

M. Lieutaud a distribué les médicamens suivant les qualités générales qui les rendent propres à remplir les différentes indications que fournit la pratique de médecine: mais il faut observer que les indications qu'il désigne sont pour la plupart mal déterminées, trop générales et trop compliquées, pour pouvoir être d'aucune utilité aux jeunes praticiens, et on peut leur appliquer toutes les objections que j'ai faites à l'égard des indications de Chomel. Prenons pour exemple le chapitre des fébrifuges de M. Lieutaud. Quelques-unes des substances qui se trouvent sous ce titre sont astringentes; d'autres sont amères, et plusieurs aromatiques; l'on y voit même l'aloës et la gomme gutte; et l'on auroit pu, avec autant de fondement, y ajouter cinquante autres drogues de plus. Il est très-possible que la plupart des substances dont il parle conviennent, dans quelques cas, pour la guérison des fièvres; mais on doit certainement les adapter aux différentes circonstances de la maladie; et de la manière dont elles sont confondues ensemble, elles ne peuvent donner aucune instruction, et il est à craindre qu'elles n'induisent souvent en erreur. Il est aisé de juger, par cet article et par plusieurs autres, que M. Lieutaud auroit pu adopter un ordre plus utile, en réunissant les médicamens qui jouissent de vertus semblables; mais ils sont tous rangés d'une manière confuse et fort embrouillée, tant dans l'énumération que je viens de citer, que dans toutes les autres qui se trouvent dans son livre. Sous le titre des *fébrifuges*,

ges,

a



ges, il fait l'énumération de ses *emporétiques* de la manière suivante: « *Les racines de pissenlit, de fenouil, de quintefeuille, d'asarum, de gentiane* ». L'on ne peut guère réunir des substances d'une vertu plus opposée.

Ce ne sont pas les seules fautes qui se trouvent dans les détails que donne M. Lieutaud; il fait, dans beaucoup de cas, l'énumération de substances qui n'appartiennent nullement au titre sous lequel elles sont placées: ainsi, l'on trouve sous le titre des antiputrides plusieurs substances animales; sous celui des rafraîchissans, l'on voit la bière; il a placé sous le titre des astringens le *sophia chirurgorum*, la bourse à pasteur et la renouée; il met sous celui des stomachiques l'*iris d'Allemagne*; et sous celui des émoulliens, le *senegon*. L'on pourroit considérer ces erreurs comme des négligences légères pour un long ouvrage; mais il y a plusieurs opinions générales, adoptées après un mûr examen, que l'on ne peut aussi facilement excuser. L'on trouve dans presque toutes les énumérations qu'il fait, des substances absolument dépourvues d'action, ou qui en ont si peu, qu'elles ont été depuis l'ong-temps entièrement rejetées de la pratique de médecine. Néanmoins M. Lieutaud y a trouvé des vertus qui avoient échappé à tout autre: telles sont, entre autres, les eaux distillées, que M. Lieutaud recommande fréquemment: néanmoins, malgré les efforts qu'il fait pour en autoriser l'usage, on les a, avec raison, rejetées de la plupart des pharmacopées de l'Europe, excepté de celle de Paris.

Il suffiroit, pour déshonorer sans ressource un médecin, au moins en Angleterre, de voir dans une de ses ordonnances, l'*ivoire*, la *corne de cerf préparée*, le *crâne humain*, le *pied d'élan*, la *poudre*



de *crapaud*, l'écorce du *liège*, et d'autres substances du même genre. Quelques préparations, qui avoient été recommandées et usitées autrefois, sont aujourd'hui regardées par plusieurs médecins comme dépourvues d'activité et comme inutiles; telles sont le *cinabre factice* et le *cinnabre d'antimoine*, l'*antihectique de Poterius*, l'*antimoine diaphorétique*, l'*éthiops minéral*, et quelques autres dont la vertu est au moins contestée. M. Lieutaud conserve ces substances, et fait quelquefois de grands éloges de leurs vertus. En traitant chaque objet en particulier, il ne cite pas, de même que Chomel et Geoffroy, ses autorités; mais il répète évidemment les histoires les plus communes qui se trouvent dans les écrivains qui l'ont précédé; et on peut lui faire par-tout le reproche que Galien fait à Dioscoride, d'attribuer un trop grand nombre de vertus à la même substance. Il accorde, de même que quantité d'autres auteurs, des effets entièrement dépourvus de probabilité à différens médicamens. Il donne le *fraisier* et le *pissenlit* comme des remèdes propres *in pollutionibus nocturnis*; la racine de *chiendent* comme *anthelmintique* et *lithontriptique*; il dit que le *bedeguar* a été employé pour guérir le *brochocèle*; que le *café* est utile pour prévenir le *rachitis*; le *polypode* pour guérir les *écrouelles*; et l'*euphrase* pour corriger la foiblesse de la vue chez les vieillards: il parle de l'*avoine*, comme d'un remède propre à chasser le lait des nouvelles accouchées: il n'y a enfin rien de plus remarquable que ce qu'il raconte de la *bière*, qui produit la *strangurie*, et même une *fausse gonorrhée*. Il recommande pour les ulcères internes plusieurs substances, dont l'effet est en général dénué de probabilité; mais sa doctrine me paroît très-dangereuse, lorsqu'il conseille dans ce cas l'*huile de térébenthine*.



Je pourrois indiquer quantité d'erreurs, de défauts d'exactitude, et même plusieurs choses ridicules qui se trouvent dans cet ouvrage; mais je crois en avoir dit suffisamment pour prouver qu'on ne peut le consulter avec avantage, ni même sans danger.

J'ai insinué plus haut que l'on pouvoit regarder l'ouvrage de M. Lieutaud comme propre à montrer l'état où étoit la matière médicale en France dans le temps qu'il a écrit: cet ouvrage est au moins une preuve certaine que cette partie de la médecine étoit encore fort imparfaite pour certaines personnes de ce royaume; car l'on pourroit objecter que M. Lieutaud, qui exerçoit peu la médecine, qui vivoit constamment à Versailles, et qui avoit peu de communication avec la littérature de Paris, n'est pas propre à donner une idée juste des connoissances et du jugement dont sont douées plusieurs personnes habiles qui se trouvent dans cette ville.

Depuis M. Lieutaud, l'on a publié à Paris un traité de matière médicale extraite des meilleurs auteurs, et principalement du traité des médicaments de M. Tournefort et des leçons de M. Ferrein. Cet ouvrage me paroît superficiel, plein de fautes, et indigne, à tous égards, de M. Ferrein, qui étoit un homme instruit et de beaucoup de jugement; s'il avoit existé, il n'en auroit jamais permis la publication.

On peut regarder en quelque sorte comme le correctif du livre précédent, le précis de matière médicale de M. Venel, qui est un ouvrage posthume; mais il est à présumer que son savant auteur l'auroit corrigé et perfectionné, s'il avoit vécu. Le public est redevable à M. Carrère de cet ouvrage, tel qu'il est. Il me paroît être un des

écrits les plus judicieux que l'on ait publiés en France sur cet objet; néanmoins je me rappelle fréquemment, en le lisant, les vers suivans:

Combien d'auteurs perdroient la moitié de leur gloire,  
Si le public étoit admis dans le secret  
De tout ce qu'effaça leur scrupule discret (1)!

M. Venel est sur-tout recommandable pour avoir retranché beaucoup de choses inutiles que les anciens avoient répétées les uns après les autres; il a même été plus loin, il a tenté de détruire plusieurs des préjugés adoptés par les médecins ordinaires, et par la plupart de ceux qui ont écrit sur la matière médicale. Sa chymie et sa pathologie ne sont pas toujours exactes; mais l'on y voit par-tout du génie, et souvent de la probabilité: il y a tout lieu de croire que si l'auteur avoit continué de s'occuper de cet objet, il l'auroit complété et perfectionné; c'est ce que M. Carrere a fait en partie par ses notes, et par plusieurs additions utiles qui rendent l'ouvrage très-estimable.

Je vais maintenant parler des écrivains allemands, entre lesquels ZORN (dont les écrits sont, suivant le style de Linné, compilatissima) et G. HENRY BEHR, sont tellement superficiels et remplis de fautes, qu'on peut les regarder comme au-dessous de la critique. BUCHNER et LOËSECKE méritent plus de considération; mais les connoissances qu'ils donnent sur la matière médicale sont fort imparfaites.

Le premier écrivain allemand digne de notre attention, est JEAN-FRED. CARTHEUSER, auteur des

---

(1) Je dois ces trois vers à M. l'abbé de Lille, qui a eu l'amitié de me traduire ainsi les deux vers suivans:

„Poets lose half the praise they would have got,  
„Were it but known what they discreetly blot „.



*Fundamenta materiae medicae*, ouvrage dont la réputation est méritée. L'auteur a distribué chaque objet suivant ses qualités sensibles, ou ses principes chymiques les plus évidens; et il a, par ce moyen, très-convenablement associé plusieurs substances en raison de leurs affinités naturelles. Il n'est cependant pas uniforme en cela dans tout le cours de son ouvrage; car il a souvent réuni sous ses titres généraux, tels que ceux des Sections X, XIV et XV, des substances dont les qualités et les vertus sont fort différentes; il en a en même temps séparé d'autres, qui se ressemblent beaucoup par leurs qualités, et que l'on auroit pu par conséquent réunir avec avantage.

En traitant de chaque objet en particulier, il en expose, avec beaucoup d'exactitude, les principes chymiques, selon qu'ils sont fixes ou volatils, ou bien salins, huileux, gommeux, ou résineux; il observe aussi quand on peut obtenir ces principes sans le secours du feu. Ces détails, qu'il donne d'après ses propres expériences, sont souvent utiles, ainsi que ceux de Newman, et de quelques autres du même genre, pour nous instruire des procédés pharmaceutiques les plus convenables pour la préparation des médicamens: mais ces sortes d'expériences nous donnent rarement beaucoup de lumières sur les vertus médicinales.

Quant à ce qui concerne les vertus de chaque substance, M. Cartheuser n'est pas beaucoup plus circonspect que les autres; il tente souvent d'en rendre raison par les principes chymiques; mais il ne le fait pas d'une manière satisfaisante. Il se contente communément de dire que tel médicament est plus ou moins actif; mais il n'explique nullement les différentes modifications ou l'usage que l'on peut faire de cette activité. A l'é-



gard des vertus particulières, il répète en grande partie ce qui se trouve dans les auteurs qui l'ont précédé; et en général il attribue, de même qu'eux, trop de vertus à la même substance, de manière qu'il est rare qu'il donne quelque instruction utile.

L'on peut aussi remarquer que les termes généraux dont Cartheuser fait usage, sont non-seulement mal définis, mais même très-souvent compliqués, et quelquefois absolument impropres. Je vais en donner pour exemple, et en même temps comme une preuve de la bisarrerie des auteurs qui ont écrit sur la matière médicale, ce qu'il dit des vertus de la zédoaire: « *Vires medicae hujus radices* » maxime quidem volatili principio oleoso camphorato adscribendae sunt, valde nihilominus activitatem ejus fixa quoque principia resinosa gummea augment. Militat inter efficacissima tametsi paulo calidiora medicamenta discutientia, sudorifera, alexipharmaca, pectoralia, cardiaca, stomachalia, carminativa, anthelmintica et uterina, ac rite usurpata, eximium subinde auxiliium in morbis exanthematicis, febribus malignis et catarrhalibus adfectibus, frigidis rheumaticis, cachecticis et oedematosi, tussi et asthmate pituitoso, anxietatibus praecordialibus, dyspepsia, dysorexia, vomitu, diarrhaea mucosa, cardialgia et colica vere flatulenta, fluore albo, superpressione mensium chronica, partu difficili, et placentae uterinae retentione praestat ». *Cartheuser*, Sect. XIV, §. 3. Ce récit est certainement bisarre, et je ne vois pas que l'on puisse en tirer aucune instruction convenable.

RUD. AUG. VOGEL, homme instruit et habile, que nous venons de perdre, a publié, en 1758, son ouvrage intitulé, *Historia materiae medicae*. Il y a distribué chaque objet d'après les feuilles, les



racines, ou d'autres parties des plantes qui ne forment aucune union dans la matière médicale. Il range aussi ses sujets suivant qu'ils sont usitata, minus usitata et obsoleta: cette distribution peut avoir son utilité; mais celle de M. Vogel ne peut en avoir beaucoup, parce qu'elle n'est pas fondée sur la nature des substances même, suivant qu'elles sont plus ou moins convenables pour l'usage, mais sur la pratique d'une contrée particulière, ce qui ne peut pas nous instruire beaucoup; car, dans la liste des médicamens usités, Vogel en marque plusieurs que l'on n'emploie jamais en Angleterre, et il s'en trouve parmi ses obsoleta plusieurs dont nous faisons encore fréquemment usage.

En parlant des substances en particulier, il répète ce qu'ont dit les autres, sans choisir avec beaucoup de soin ses autorités, et sans juger sainement de la nature de l'objet dont il s'agit. Il rejette tout principe fondé sur le raisonnement, et en prétendant s'en tenir uniquement à ce que l'expérience a appris, il commence par nous donner une liste des spécifiques: je vais ici en indiquer plusieurs, pour servir d'exemple de sa manière de juger et d'observer. Ainsi, l'on trouve pour modérer les douleurs de la goutte, le *crapaud brûlé*; contre la phthisie, le *plantain*, la *paquerette*; contre la jaunisse, les fleurs de *cheiri*; contre les diarrhées, le *bol d'Arménie*, le *crystal de roche*; contre le sarcocèle, les fleurs de *sureau*; contre le rachitisme, la *salsepareille*; contre la gale, le *lierre-terrestre*, le *bon henri*.

Pour mettre le lecteur à même de juger M. Vogel, je vais, en terminant son article, donner un autre exemple pris de ce qu'il dit de l'hirondelle: "Integrae hirundini virtus tribuitur analeptica, et ad visus hebetudinem specifica. Pullum,

» si quis comederit, angina per totum annum non  
 » periclitari; servatum e sale cum is morbus ur-  
 » get, combustum, carbonemque ejus in mulso  
 » contritum et epotum, prodesse refert e Plinio  
 » Celsus »!

HENR. J. NEPOM. CRANTZ, autre professeur allemand, nous a donné un traité intitulé *Materia medica et chirurgica*. Je le mets au rang des modernes qui n'ont rien fait pour perfectionner la matière médicale. Il ne renonce pas à tout principe fondé sur le raisonnement, de même que Vogel; mais ceux qu'il admet annoncent rarement un homme instruit et judicieux. Il copie les anciens avec aussi peu de discernement que l'ont fait les auteurs qui l'ont précédé: il s'est proposé de rassembler les dernières découvertes, ou plutôt les découvertes, prétendues que l'on a faites dans la matière médicale; mais il y donne rarement des marques de jugement, soit en chymie, soit en médecine, de manière que l'on peut en général regarder sa compilation comme de très-peu de valeur.

SPIELMAN, professeur de Strasbourg, mort depuis peu, nous a donné des instituts de matière médicale, dans lesquels il a distribué les médicaments suivant leurs indications; et, en réduisant ces indications à un plus petit nombre, il a été plus circonspect que plusieurs de ceux qui l'ont précédé: néanmoins cette précision le rend souvent obscur, et l'on ne peut guère faire usage de ses titres généraux. La manière concise avec laquelle il expose les vertus des plantes est recommandable; mais il devient par-là souvent superficiel. Il aime beaucoup à citer Hippocrate et Galien; mais il le fait dans beaucoup de cas où l'autorité de ces anciens respectables est de peu de valeur.



Spielman a publié, outre ses institutions, une pharmacopée générale, dont la première partie consiste en une matière médicale remplie de choses superflues; elle est en outre superficielle et pleine de fautes, relativement aux vertus des substances qui sont en usage. La seconde partie, ou la pharmacopée proprement dite, renferme aussi beaucoup de choses superflues; et les compositions surchargées de remèdes qui se rencontrent presque partout, m'annoncent un défaut absolu de discernement en fait de matière médicale.

Pour compenser les erreurs et les défauts des auteurs précédens, MURRAY, professeur à Gottingue, très-instruit et très-habile, vient d'enrichir le public de son *Apparatus medicaminum*. Cet ouvrage n'est pas encore fini; mais l'on a lieu d'espérer qu'il sera, quand l'auteur l'aura terminé, le plus complet et le plus parfait de tous ceux que l'on a donnés sur ce sujet. M. Murray a, dans ce qui est fait, rassemblé, avec beaucoup de jugement et de discernement médical, tout ce qui méritoit d'être répété d'après les anciens, et particulièrement d'après les plus modernes. Il montre par-tout qu'il connoît parfaitement tous ceux qui ont écrit sur cet objet, et il fait toujours un choix judicieux de ce qu'ils ont avancé. En distribuant les végétaux suivant leurs ordres naturels indiqués par les botanistes, il a associé les substances qui se ressemblent par leurs qualités et leurs vertus, d'une manière qui peut être fort avantageuse aux étudiants.

Cet auteur, natif de Suède, fait honneur à son pays, et il en a reçu la récompense qu'il méritoit; mais comme il réside aujourd'hui à Gottingue, je l'ai mis au nombre des écrivains allemands, et je vais parler de ceux qui appartiennent le plus strictement à la Suède.



Le premier des auteurs de cette contrée qui mérite de trouver place ici, est CHARLES A LINNÉ, homme très-respectable, de qui nous avons un traité complet de matière médicale, qui vient d'être publié par Schreber. Avant de donner mon opinion sur cet ouvrage, je crois devoir remarquer que ce savant auteur a marqué beaucoup de jugement dans un autre traité; je veux dire dans sa *Censura simplicium*, publiée dans le quatrième volume des *Amoenitates academicae*: la liste qui s'y trouve des médicamens que l'on doit exclure de la matière médicale, me paroît être en tous points très-bien faite et très-judicieuse; souvent il corrige les erreurs et les futilités des écrivains précédens. Il y a, il est vrai, dans sa liste des addenda et dans celle des plantes officinales, plusieurs articles douteux; mais il est inutile de les indiquer ici.

Il est étonnant que Linné, qui, dans sa *Censura simplicium*, avoit rejeté avec tant de jugement les substances sans action et inutiles, en conserve un si grand nombre dans sa matière médicale; il indique lui-même que ces substances sont inutiles, et il auroit dû les rejeter entièrement. Rien, en outre, n'est plus frivole que ce qu'il dit sur les substances tirées du règne animal et du règne végétal; car il y en a au moins les trois quarts qui ne sont plus usitées aujourd'hui, et qui ne méritent point de l'être, sous quelque forme que ce soit.

Il a distribué suivant son système de botanique les objets du règne végétal, et ce système est utile, en ce qu'il conserve dans plusieurs endroits des ordres naturels: mais il ne lui a pas donné assez d'extension pour en rendre en général la distribution convenable. En traitant des objets en particulier, il paroît disposé à accorder un trop



grand nombre de vertus à chaque substance, tant sur ce qui concerne leur FORCE, que sur ce qui concerne leur USAGE. Le dernier article pourra être instructif pour les personnes qui connoissent bien la matière; néanmoins, dans beaucoup de cas, les préceptes qu'il donne sont douteux, et me paroissent être très-souvent mal fondés. Mais l'attention que mérite de notre part ce que Linné a écrit sur la matière médicale des végétaux, est beaucoup détournée par l'ouvrage que BERGIUS, son élève, a publié sur le même sujet.

La *Materia medica ex vegetabilibus*, donnée par PIERRE-JONAS BERGIUS, est un ouvrage qui a réellement beaucoup de valeur, et qui mérite singulièrement que nous nous en occupions. Il est précisément calqué sur le plan de Linné; l'on peut par conséquent appliquer ici les observations que nous avons faites sur le plan de cet auteur. L'on y trouve néanmoins une addition fort importante à l'article du *forma* de Linné; il donne, par cette addition, une description très-complète et très-exacte des substances usitées en matière médicale, lorsqu'il s'agit de celles que l'on emploie récentes. Il fait la description de toutes les parties de la plante; cette description est, à ce que je crois, par-tout exacte, et peut être utile, quoiqu'elle ne soit peut-être pas toujours nécessaire. Quant aux substances que nous connoissons, et que l'on n'emploie que desséchées, Bergius en donne des descriptions très-convenables, qui doivent être fort utiles, en raison de leur grande exactitude.

Dans l'article de la PROPRIÉTÉ, qui remplace celui des QUALITÉS de Linné, Bergius a fait un changement important, en donnant les qualités sensibles des substances telles qu'elles sont usitées en médecine, tant récentes que desséchées, et il nous

met souvent à même de déterminer jusqu'à quel point les vertus des plantes dépendent de leurs qualités sensibles.

Dans les articles qui roulent sur la FORCE et L'USAGE, Bergius est beaucoup plus ciseconspect et plus exact que Linné: néanmoins, la manière dont cet objet est traité par ces deux auteurs est sujette à beaucoup de doutes et d'obscurités; ni l'un ni l'autre ne paroissent pas fort propres à instruire les étudiants; quelquefois même leur doctrine n'est pas absolument exempte de dangers.

J'ajouterai à ces remarques sur l'ouvrage de Bergius, qu'il a fait presque sur chaque objet des observations qui forment une addition très-estimable. L'on y trouve des préceptes très-utiles sur les propriétés des médicamens et leur préparation pharmaceutique; mais je ne puis ici que les recommander fortement au lecteur attentif.

Il ne me reste plus qu'à parler des écrivains anglois; il n'y en a jamais eu qu'un petit nombre qui mérite de trouver place ici: j'ai déjà suffisamment parlé de M. RAY; et le docteur DALE, qui a particulièrement copié Schroeder, n'a rien dit de neuf sur les vertus médicinales des médicamens. Le docteur Alston, que nous venons de perdre, et qui a été, pendant qu'il vécut, mon digne collègue, a donné un traité qui paroît avoir été composé long-temps avant que d'être publié. L'on y trouve plusieurs observations fidelles, qui sont le résultat de sa propre expérience: mais ce qu'il a copié de Shroeder et des autres auteurs, sur l'autorité desquels on ne doit pas plus compter, rend son ouvrage très-ennuyeux et de peu de valeur.

Nous avons sur ce sujet un ouvrage volumineux du docteur Hill, si connu; mais ce n'est



qu'une compilation faite sans choix ni jugement; et nous ne faisons pas ici grand cas, ni de cet ouvrage, ni des dissertations particulières de l'auteur; lorsqu'il parle de sa propre expérience.

Le seul ouvrage qui jouit de quelque crédit en Angleterre, ou qui a perfectionné la matière médicale, est le traité de feu le docteur LEWIS, sur-tout tel qu'il a été publié et judicieusement augmenté par M. AIKEN. Le docteur LEWIS s'étoit proposé de parler de toutes les substances qui se trouvent dans la liste des médicamens des pharmacopées de Londres et d'Edimbourg; il a en conséquence introduit dans son ouvrage, d'après la dernière pharmacopée, un grand nombre de substances qui ne méritent pas d'y trouver place; et je pense que M. Aiken a très-bien fait d'indiquer celles qui ont été rejetées depuis par le collège d'Edimbourg même. Si l'on retranchoit ces articles, le reste de l'ouvrage de M. Lewis seroit un des plus judicieux qui ait paru jusqu'ici sur cet objet. Je ne parlerai pas de ses descriptions exactes des drogues, et des expériences utiles qu'il a faites, en les soumettant à différens menstrues; je me contenterai d'observer qu'il est très-circonspect sur les vertus qu'il leur attribue, et sur ce qu'il rapporte d'après les autres écrivains: il juge plus sainement d'après sa propre expérience, et d'après celle des plus habiles médecins de Londres, des vertus réelles des plantes, qu'on ne l'avoit fait jusqu'ici.

Il me reste à parler d'un autre écrivain anglois, qui est l'estimable docteur RUTTY de Dublin, mort depuis peu, auteur de la *Materia medica antiqua et nova*. Il nous dit qu'il a travaillé quarante ans à son ouvrage; ce qui n'est pas une grande recom-



mandation à mes yeux, qui fais peu de cas des connoissances tirées des anciens. Il a très-exactement copié les anciens, sans omettre même les qualités cardinales de Galien et leurs degrés; il a rassemblé toutes les folies et toutes les imperfections qui se trouvent, comme j'ai observé, dans les anciens; je ne puis, en conséquence, regarder cette partie de l'ouvrage de M. Rutty comme d'aucune utilité; elle peut même souvent induire les étudiants en erreur. Il nous a donné un catalogue très-étendu de matière médicale; mais il y a inséré un grand nombre de substances absolument sans action, ou à-peu-près telles; il en a admis plusieurs d'inutiles, en ce qu'elles possèdent à un degré inférieur les mêmes qualités que d'autres; il s'en trouve enfin dont l'usage est aujourd'hui abandonné, parce qu'elles sont sans action et inutiles: son ouvrage n'est pas en conséquence, à beaucoup près, utile en proportion de son volume. En parlant des médicamens qui sont encore en usage, il nous donne quelques observations qui lui sont particulières; mais il copie le plus souvent les lieux communs, sans montrer un grand jugement, et il attribue en général trop de vertus au même médicament.

J'ai ainsi tenté de donner l'histoire de la matière médicale, et j'ai pris la liberté d'offrir mon jugement sur les principaux écrivains qui s'en sont occupés. Cette tâche a été très-désagréable pour moi, en ce que j'ai trouvé plus d'occasions de critiquer, que de donner des éloges, et je crains que l'opinion publique ne soit choquée du peu de cas que j'ai fait des anciens. J'ai cependant cru devoir hasarder cette critique, dans la confiance où je suis de pouvoir justifier pleinement, dans le cours de cet ouvrage, le jugement que



j'ai porté: il m'a paru d'ailleurs nécessaire d'indiquer aux étudiants les sources où ils pourroient le plus convenablement et le plus sûrement trouver les moyens de s'instruire; j'ai cru enfin devoir les mettre en garde contre les opinions capables de les séduire et de les jeter dans l'erreur.

